Scènes de Beyrouth : une écriture de combat

Franck Mermier

▶ **To cite this version:**

Franck Mermier. Scènes de Beyrouth : une écriture de combat. Ethnologie française, 2021. halshs-03328302

HAL Id: halshs-03328302
https://shs.hal.science/halshs-03328302

Submitted on 29 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Scènes de Beyrouth : une écriture de combat

Franck Mermier

Les guerres qui ont dévasté le Liban, entre 1975 et 1990, puis en 2006, ont métamorphosé la capitale libanaise en provoquant d'immenses destructions et de nombreux déplacements de populations. Elles ont eu des répercussions importantes dans le domaine culturel avec la multiplication d'œuvres abordant les traces mémorielles des conflits. Si les représentations artistiques littéraires, cinématographiques de Beyrouth ont suscité de nombreuses études [Suwaydân, s. d. ; Hayek, 2015 ; Khatib, 2008] et si quelques synthèses sur les recherche urbaines (au sens large) ont été réalisées [Verdeil, 2019], un pan de la production discursive est resté dans l'ombre, celle qui relève d'une sphère intellectuelle traitant à la fois de l'identité de la ville, de son rôle culturel et de sa place comme site géopolitique régional.

Ainsi que l'écrit Lorenza Mondada [2000 : 251], « les descriptions ne construisent pas uniquement une image de la ville, mais contribuent à sa construction même, dans la multiplicité de leurs manifestations contradictoires, concurrentielles et complémentaires… ». Les modes de narration et les réalités urbaines décrites ne peuvent cependant être dissociés des supports de publication, du positionnement politique de leurs auteurs et des effets de contexte. Les écrits sur la ville, présentés dans le cadre de cet article, doivent être lus en fonction des situations et des événements auxquels ils sont liés de manière plus ou moins directe. Ils renvoient aussi à des conceptions de l'urbanité de Beyrouth. Pour certains, elle est représentée par une culture citadine exclusive ancrée dans un patrimoine beyrouthin dont la généalogie ottomane est privilégiée [Srage, 2010], alors que pour d'autres, elle réfère à une destinée cosmopolite irradiant culturellement les pays de la région et associant Beyrouth et modernité [Kassir, 2003].

Les auteurs considérés dans cet article sont les protagonistes d'un champ intellectuel dont les controverses pénètrent une sphère publique qui était encore largement structurée par la presse et l'édition. Leurs écrits reflètent tout à la fois des imaginaires urbains, des enjeux culturels et des circonstances politiques dont la ville est l'objet et la scène durant les années 2000. Le point de départ sera la conférence du poète Adonis, prononcée à Beyrouth en 2003, et les réactions critiques qu'elle a suscitées. L'élection de la ville en capitale mondiale du livre en 2009 sera un autre moment de cristallisation des représentations et stéréotypes liés à son rôle culturel. La période de violence et d'instabilité politiques ouverte par l'assassinat du Premier ministre libanais Rafic Hariri, le 14 février 2005, et le départ des troupes syriennes en avril de la même année, révélèrent, pour leur part, un espace urbain disputé, divisé en territoires politico-communautaires. Le dévoilement des réalités souterraines de Beyrouth est devenu alors un thème majeur de l'écriture de la ville du fait de sa portée communicationnelle et politique [Chapelain, 2014 : 144-149].

Le scandale Adonis

Le 31 octobre 2003, devant un public nombreux réuni au théâtre Al-Madina de Beyrouth, Adonis prononçait une conférence intitulée « Beyrouth aujourd'hui. Est-elle réellement une ville ou bien simplement un nom historique ? ». Lorsque le public se leva pour applaudir à tout rompre le poète, il était alors difficile d'imaginer que le lendemain et les jours suivants, la presse libanaise et arabe serait en proie à une vive polémique à propos de cette conférence. Le texte sera ensuite reproduit dans un recueil d'essais [Adonis, 2005 : 291-306] contenant les réponses d'Adonis qui avaient publiées dans plusieurs journaux libanais dans

lesquels s'étaient aussi exprimés ses détracteurs (*As-Safir*, *Al-Hayat*, *An-Nahar*). La polémique créée par les propos d'Adonis lors de cette conférence est à replacer dans son contexte historique, un Liban sous occupation syrienne, et à rattacher à la personnalité du poète et à sa relation à Beyrouth. Adonis, de son vrai nom Ali Ahmad Saïd Esber, a pris son nom de plume au Liban où il trouva refuge en 1955 après avoir fui la Syrie en raison de son appartenance au Parti syrien national-social. Il participa à la défense du vers libre dans les colonnes de la revue *Shi'r* (Poésie), fondée à Beyrouth en 1957 par le poète libanais Youssef Al-Khal, puis créa sa propre revue littéraire *Mawâqif* (Positions) qui parut entre 1968 à 1994 [Badini, 2009 ; Creswell, 2019]. Ce n'est qu'en 1986 qu'il quitta le Liban pour rejoindre la France.

Adonis répondit à la question posée dans le titre de sa conférence en affirmant que Beyrouth ne possédait aucune unité et était constituée de quartiers comparés à des nombrils auxquels manquerait le rattachement à un corps véritable. Beyrouth ne serait, selon lui, qu'une scène et non une ville. Une scène pour les confessions, pour l'église, la mosquée et les boutiques politiques. C'est une ville sans citadinité car « elle est un espace mosaïque, un ensemble de quartiers, un ensemble de confessions, un ensemble de cultures » [Adonis, 2005 : 295]. Le poète critique aussi bien l'architecture contemporaine que la situation culturelle de Beyrouth après la guerre : « De même que Beyrouth est une ville sans citadinité, sa culture dominante se caractérise par la flagornerie tant elle implique d'hypocrisie, par l'étalage, l'infatuation, et par une mise à distance des grandes causes dans tous les domaines » [*ibid.*]. Selon Adonis [*ibid.* : 299], la décadence culturelle de Beyrouth viendrait de loin puisqu'elle daterait de l'apparition des religions monothéistes qui auraient réduit sa force créatrice dans toutes les matières !

Les réactions publiées dans la presse libanaise et arabe furent certes diverses car traitant d'un aspect ou l'autre de la conférence, mais négatives pour la plupart[1]. Le poète a mentionné les confessions religieuses (*tawâ'if*) et leur hostilité réciproque avec cette phrase : « L'Occident a été renvoyé de Beyrouth et il n'est resté que deux choses : l'église et la mosquée » [*ibid.*: 301). Ce qui signifiait que la société libanaise ne pouvait, selon lui, dépasser ses appartenances confessionnelles exclusives et qu'elle était formée de fragments qui ne se rencontrent pas. Plusieurs critiques ont fait remarquer qu'Adonis, dans son analyse du confessionnalisme, a omis de pointer le rôle des facteurs externes qui ont abouti au déclenchement de la guerre libanaise. Bien que la plupart de ses contempteurs libanais s'accordent à critiquer le système confessionnel libanais, ils considérèrent que les propos du poète renvoyaient à une vision stéréotypée et simpliste de la réalité libanaise. Certains en vinrent même à trouver des vertus dans le pluralisme confessionnel libanais comme preuve d'ouverture et de tolérance [Bazih, 2003 : 7].

Le jugement d'Adonis sur la laideur de l'architecture beyrouthine fut aussi reçu comme un critère d'évaluation fallacieux puisque non spécifique à la ville de Beyrouth. Quant à son affirmation cruelle sur l'absence de liberté d'expression et de vitalité de la culture libanaise contemporaine, qui constituent deux éléments essentiels de l'exceptionnalité de Beyrouth dans la région, elle constitua une mise en cause insupportable pour ceux qui se considèrent comme les protagonistes de cette liberté et de cette culture. Ils se plaignirent que le poète sous-estimait leur rôle, voire les niait en tant qu'acteurs culturels et certains blâmèrent Adonis de ne leur avoir même pas adressé un salut en signe de reconnaissance de leur existence et de leur contribution.

En outre, en conclusion de sa conférence, il affirma que la géographie de Beyrouth était la carte réduite de l'Orient arabe syrien-irakien (ce qui inclue aussi la Jordanie et la

[1] Sur les réactions de la presse libanaise, on lira l'analyse d'Abbas Baydoun [2003 : 9] et les articles à charge des écrivains et journalistes libanais Aql al-Awit [2003 : 4-7], Waddah Charara [2003 : 16], Paul Chaoul [2003], Abdo Wazen [2003 : 16], mais aussi syriens tels que Abd al-Razzaq Id [2003 : 19].

Palestine) [Adonis, 2005 : 304]. Cette image efface encore plus la singularité de Beyrouth dans son environnement régional et vient s'opposer à la conception commune qui voit dans Beyrouth un symbole de modernité et d'ouverture au monde. Cette représentation de l'exceptionnalité libanaise peut aussi se transformer en trait différentiel servant à exprimer une supériorité du Liban par rapport aux autres pays arabes. Les représentations de Beyrouth contenues dans la conférence d'Adonis ont été perçues comme des stéréotypes simplificateurs insupportables surtout qu'elles étaient formulées par un poète d'origine syrienne et qui avait pris son envol littéraire à Beyrouth.

Le poète Aql Al-Awit [2003 : 4-7] lui reprocha, dans un long article paru dans le supplément culturel *Al-Mulhaq* (qu'il dirigeait), d'avoir trahi Beyrouth, pourtant qualifiée par lui dans des écrits antérieurs de lieu de sa seconde naissance, et de ne pas avoir adressé un seul signe de solidarité avec les intellectuels et artistes libanais qui tentaient de maintenir une marge de liberté dans une ville occupée par les forces armées syriennes. Un intellectuel syrien, Abd al-Razzaq Id, réagit aux propos d'Adonis après que celui-ci eut répondu à ses détracteurs dans un texte intitulé « Personne ne peut m'apprendre à aimer Beyrouth », publié simultanément dans le quotidien libanais *An-Nahar* et dans le quotidien panarabe *Al-Hayat* [Adonis, 2003 : 16]. Il s'est demandé pourquoi Adonis avait choisi d'agonir Beyrouth plutôt que Damas alors que la capitale libanaise était « tout ce qui nous reste, à nous les Arabes, comme espace de liberté » (*ibid.* : 19).

Le poète et journaliste libanais Paul Chaoul [2003] rédigea une des réponses les plus virulentes à la conférence d'Adonis dans un long texte intitulé « Adonis outrage Beyrouth ». Il parut d'abord dans le journal *Al-Mustaqbal* avant d'être publié en livre par l'éditeur Riad El-Rayyes et distribué gratuitement lors de la foire du livre de Beyrouth en 2003. L'auteur s'interroge sur la « haine » d'Adonis envers Beyrouth et renvoie à sa « mentalité rurale » qui nie à Beyrouth tout accomplissement, si ce n'est à l'époque où lui-même y jouait un rôle [Chaoul, 2003 : 24-25]. Adonis, en dépit de de son vernis culturel, serait ainsi porteur de cet esprit de revanche de la campagne envers la ville. La teneur de cette argumentation basée sur l'origine rappelle la notion de « ruralisation de la ville » (*taryîf al-madîna*), Dans cette expression, est mis en exergue un processus, l'acquisition par la ville non pas seulement d'une nouvelle population d'origine rurale, mais surtout de ses traits distinctifs, considérés comme négatifs et opposés à la modernité urbaine [Mermier, 2005 : 188-189].

Beyrouth, capitale du livre et de la culture arabes

L'UNESCO désigna Beyrouth capitale mondiale du livre le 23 avril 2009. La capitale libanaise était la deuxième ville arabe à bénéficier de ce statut après Alexandrie à laquelle le titre fut conféré en 2002, année de l'inauguration de la Bibliotheca Alexandrina. La vitalité des milieux de l'édition et de l'imprimerie à Beyrouth, et leur rôle éminent au niveau régional, étaient ainsi consacrés par cette distinction qui ouvrit la voie à l'organisation de plusieurs événements dans la ville et à une production éditoriale destinée à relever l'importance culturelle de la ville. Pour de nombreux entrepreneurs culturels et intellectuels libanais, l'association du livre et de la ville [Mermier, 2005] a souvent été le prétexte de réactiver le trope de Beyrouth comme carrefour culturel et plate-forme de la modernité dans l'Orient arabe. Ainsi, l'ouvrage *Beyrouth. Capitale de la culture, de l'imprimerie et de l'édition* (Halqa al-hiwâr al-thaqâfî, 2009), publié sous le sceau de Beirut World Book Capital, contient-il, outre des études sur l'édition, les bibliothèques, les institutions culturelles, les centres de recherche, les médias, les universités, le théâtre et les arts plastiques, deux articles sur Beyrouth comme « mère des lois », en référence à l'école de droit romain dans l'Antiquité.

Le poète et présentateur télévisuel Zahi Wahbi [2008] fit d'ailleurs paraître, un an auparavant, un ouvrage portant le titre *Beyrouth, la ville qui se perpétue*, dans le sens où sa vitalité continuelle serait liée à cette combinaison de la pensée et de la liberté qui en ferait une exception dans la région arabe. Cette vision atemporelle relie le destin de la ville au rôle de sphère publique par procuration qu'elle a joué dans son environnement arabe depuis une période relativement récente en permettant de contourner les différentes censures qui s'y exercent, particulièrement dans les domaines de la presse et de l'édition [Mermier, 2007 : 280-303].

En 2010, le livre de l'économiste canadien d'origine libanaise Kamal Dib, *Beyrouth et la modernité*, proposait, à travers un choix de personnalités éminentes et de leurs relations à Beyrouth, une anthologie de l'histoire culturelle de la ville. La thèse de l'ouvrage est que « l'essor culturel (*nahda*) de Beyrouth comme capitale culturelle à saveur arabo-européenne résulte du développement de « la pensée libanaise » et de « la pensée de l'arabisme laïc et démocratique » et de ce que ces deux écoles de pensée ont apporté, depuis la fin du XIXème siècle jusqu'en 1975, en matière de beaux-arts, de poésie, de littérature, de livres, de musique et de théâtre, ainsi que du rôle de Beyrouth comme lieu d'exil pour les intellectuels arabes. Et si cette fonction régresse, cela est dû à l'effet désintégrateur du confessionnalisme sur « la pensée libanaise » et le remplacement de « la pensée de l'arabisme laïc et démocratique » par le fondamentalisme religieux islamique » [Dib, 2010 : 12]. L'ouvrage se clôt sur une annexe, ironiquement intitulée « Opinions des habitants de la Cité vertueuse », qui reprend les textes les plus marquants de la controverse suscitée par la conférence d'Adonis sur Beyrouth. L'auteur s'efforce de défendre ce dernier en rapportant les propos critiques sur Beyrouth énoncés par plusieurs écrivains et poètes libanais bien avant lui [*ibid.* : 330].

En 2012, Khalida Saïd, poète libanaise d'origine syrienne et épouse d'Adonis, fit paraître *L'utopie de la ville cultivée*. Ce livre retrace une histoire culturelle de Beyrouth à travers l'évocation de cinq institutions qui auraient concouru à bâtir « le projet d'une ville cultivée », soit le colloque libanais (Al-nadwa al-lubnâniyya), le trio formé par la chanteuse Fairouz et les frères Rahbani, la revue *Shi'r*, la revue *Mawâqif* et la Maison de l'art et de la littérature (Dâr al-fann wa-l-adâb). Ces institutions, créées après l'Indépendance du Liban, déclinèrent et, pour certaines, cessèrent d'exister après le déclenchement de la guerre en 1975. L'essor culturel libanais porté par ces institutions et leurs animateurs relevait entièrement du secteur privé, ce qui contraste radicalement avec la « reviviscence culturelle et civilisationnelle » (*nahda*) égyptienne planifiée et soutenue par l'Etat (Saïd, 2012 : 9-10).

Il ressort de la lecture de l'ouvrage que « l'utopie de la ville cultivée » dont le centre de gravité était le Liban est à la fois incarnée par des personnages, souvent des écrivains et des artistes d'autres pays arabes, principalement de Syrie, de Palestine et d'Irak, et détachée de la ville réelle. La modernité rêvée et qui s'exprimerait, de manière pionnière et accomplie par les langages artistiques, aurait fait de Beyrouth une de ces échelles temporaires du Levant, que l'on aurait délaissée une fois que l'idéal serait devenu inaccessible.

Les ouvrages de Kamal Dib et de Khalida Saïd relèvent d'un même registre. Ils associent modernité culturelle et Beyrouth à travers le récit des trajectoires de personnalités et d'institutions littéraires et artistiques marquantes. Ces deux anthologies arbitraires de l'histoire culturelle contemporaine de la ville partagent aussi, sans que cela soit pour autant concerté, l'intention sous-jacente de réhabiliter Adonis et de mettre en exergue sa contribution au patrimoine moderniste de la ville.

Divisions urbaines et violence politique

Les événements qui ont scandé la vie du pays après l'assassinat de l'ex-Premier ministre Rafic Hariri le 14 février 2005[2], et l'ont parfois conduit au bord du gouffre, ont aussi été entrecoupés de nombreux affrontements aux « frontières » de plusieurs quartiers de la ville, que ce soit entre le quartier majoritairement chrétien de Aïn el-Remmané et celui de Chiyah où la présence chiite est prépondérante, ou aux abords de Tariq Jdidé, bastion sunnite des partisans de l'ex-Premier ministre Saad Hariri (2009-2011 puis 2016-2020). La révolution de mars 2011 en Syrie est venue exacerber, s'il était encore possible, les polarisations politiques au Liban, notamment après l'engagement armé du Hezbollah aux côtés du régime d'Assad et l'arrivée de plus d'un million de réfugiés syriens.

La question des appartenances et des conflits politico-communautaires, ainsi que leur projection sur l'espace urbain, est devenu un thème obsédant qui n'a pas manqué d'inspirer des tentatives d'analyse et de description qui, au-delà du cadre académique [Mermier, 2015 : 47-90 : Bou Akar et Hafeda, 2011], visaient à intervenir dans le débat public. La dénonciation du contrôle sécuritaire exercé par les partis chiites Hezbollah et Amal sur certains territoires urbains, a donné lieu à des narrations diverses aux styles contrastés. Elles s'accordent cependant à révéler une ville en creux, oppressante, et qui serait composée d'isolats politico-communautaires régis par un ordre social échappant à l'urbanité commune.

Leurs auteurs partagent plusieurs caractéristiques. Issus de la communauté chiite, ils sont opposés à l'hégémonie politique du Hezbollah, particulièrement à son privilège d'être le seul mouvement armé en dehors de l'Etat sous prétexte de résistance contre Israël. Ils ont été des contributeurs aux suppléments culturels des journaux, tels que *Nawâfidh* pour le quotidien *Al-Mustaqbal* (appartenant à la famille Hariri) et *Al-Mulhaq* pour le quotidien *An-Nahar*, où se sont retrouvés les opposants à la tutelle syrienne sur le Liban. En tant que journalistes et écrivains, ils font partie de cette intelligentsia chiite qui, selon Abbas Baydoun [2007 : 120-126], « joue un rôle moral et critique non négligeable », du fait même qu'elle est en « dissidence vis-à-vis de sa société d'origine ».

Habitants de Beyrouth, ils ne seraient cependant pas considérés comme de « vrais Beyrouthins » du fait qu'ils sont toujours perçus à travers une extériorité liée à leur « communauté d'origine ». Ahmad Beydoun [2012 : 189] l'a bien résumé à la fin d'une conférence sur « la liberté à Beyrouth » :

> « J'habite à Beyrouth depuis cinquante ans et la ville ne cesse de me considérer comme un étranger lorsqu'elle me signale que je ne fais pas partie de la famille Tabbara [nom d'une famille beyrouthine sunnite]. Je n'en éprouve aucune rancœur contre Beyrouth mais cela me dessille les yeux et me permet de voir ce qui se trouve derrière la vitrine. Il est fort possible aussi que mon regard porte plus loin puisqu'il n'est pas bridé par l'habitude, tandis que pour ceux situés derrière la vitrine, voir en profondeur n'est pas leur priorité »[3].

L'auteur évoque la fragilité des libertés à Beyrouth, et particulièrement de la liberté d'expression. Il en donne pour preuve le fait que de nombreux intellectuels ont jugé plus prudents de quitter leurs domiciles à l'ouest de la ville et de se réfugier à l'est lors des événements violents des 7 et 8 mai 2008. Ceux-ci ont aussi révélé le rôle sécuritaire des officines secrètes de forces politiques dans certains quartiers beyrouthins (*ibid.* : 184-190). Dans une autre conférence prononcée en 2015 et intitulée « Beyrouth, ville de la double licence », Ahmad Beydoun définit avec justesse le paradoxe de Beyrouth : « Ne serait-il pas

[2] Pour Joseph Bahout [2011 : 3] « l'assassinat de Rafic Hariri le 14 février 2005 était le point de départ d'une crise systémique du politique au Liban qu'il plonge dans une quasi-totale ingouvernabilité ».

[3] Conférence intitulée « Beyrouth et pas de fierté : une seule liberté pour tuer et créer », prononcée le 7 novembre 2009.

plus exact, par conséquent, d'appeler licence et non pas liberté cette faculté indissociablement meurtrière et créatrice de beauté et de voir en Beyrouth une capitale de la double licence ? » [Beydoun, 2019 : 152].

Un des premiers ouvrages s'inscrivant dans ce registre du dévoilement des réalités souterraines de Beyrouth a porté sur la Banlieue-sud, capitale politique du Hezbollah. Il s'agit du livre de Fadi Toufiq [2005], *L'étroit pays de Dieu. Les habitants et le Parti de la Banlieue-sud*, publié chez un éditeur connu pour son opposition à ce parti[4]. L'auteur, né à Beyrouth en 1975, est un artiste performeur. Il expose, dans l'ouvrage, les éléments constitutifs de ce qui forme, selon ses mots, le ghetto et le bastion d'Amal et du Hezbollah de la Banlieue-sud, en commençant par son nom né pendant la guerre, ses démarcations notamment entre Chiyah et Aïn El-Remmané, l'homogénéité confessionnelle de ses habitants, l'ordre moral imposé qui se traduit notamment par l'interdiction de la vente d'alcool et des publicités perçues comme licencieuses, les différenciations internes entre les chiites originaires de ces quartiers et ceux venant de l'extérieur de Beyrouth, le rôle des mosquées dans la mobilisation politique, le passage de l'hégémonie des partis de gauche à celle du Hezbollah.

Les événements de 2008 donnèrent lieu à des essais d'interprétation qui insistèrent sur la dimension confessionnelle du conflit dans lequel les sunnites de Beyrouth seraient les victimes de forces politiques chiites venant de sa périphérie[5]. Le sociologue Waddah Charara, qui était aussi un collaborateur régulier des quotidiens *Al-Mustaqbal* et *Al-Hayat* (alors propriété du prince saoudien Khalid Bin Sultan), publiait, dans le premier, un article avec ce titre explicite « Les conquêtes et les raids d'un milieu introverti », un mois après les événements de mai 2008 [6]. Le texte commençait par une description des deux portraits des leaders chiites, Nabih Berri, le dirigeant d'Amal, et Moussa Sadr, le fondateur du mouvement, suspendus avec des drapeaux d'Amal à un carrefour de Beyrouth pour signaler le contrôle par ce parti du quartier d'Al-Lijâ, majoritairement peuplé d'habitants sunnites [Charara, 2009 : 174-175].

L'auteur relie l'installation des immigrés chiites dans le quartier à la guerre qui les a obligés à fuir leurs régions et relate comment s'est constituée, dans les années 1970 et 1980, une nouvelle génération scolarisée de manière chaotique et dont les opportunités professionnelles oscillaient entre rejoindre des parents expatriés et être contraints à des emplois précaires et mal rémunérés [Charara, 2009 : 177]. Cette génération aurait ainsi construit une société et une identité propres notamment au sein de complexes résidentiels et sécuritaires à l'instar du quartier beyrouthin d'Al-Lijâ. Les attaques des 7 et 8 mai 2008 ont, selon lui, « été lancées sur des fronts et des axes créées par les circonstances et les contextes de l'émigration des chiites à Beyrouth et de la création de quartiers marqués par leur entre-soi » [*ibid.* : 177). Avant cette explosion spectaculaire de violence, l'occupation du centre-ville par des protestataires, menés par le Hezbollah, qui y avaient installé un campement de tentes avait révélé que

> « les enfants d'une introversion dont ils ne peuvent se libérer et qui a été accrue par leur nombre, leur promiscuité et leur sectarisme, ne pouvaient concevoir entrer dans une ville mixte, civile et publique, qu'en groupes armés, marchant en rangs serrés ou en manifestant, et sous la forme d'une invasion, d'une conquête et de la domination » [*ibid.* : 179].

[4] Lokman Slim, directeur de Dar al-Jadeed, dont la résidence se situe dans le quartier d'Al-Ghubayrî dans la Banlieue-sud et qui a été assassiné au sud du Liban dans la nuit du 3 au 4 février 2021. Voir son témoignage sur le rôle culturel de Beyrouth et sur son métier d'éditeur libanais [Slim, 2000 : 23-31].

[5] Déclaration de Mohamed Rachid Qabbani, mufti (sunnite) de la République le 7 mai qui appelle « à faire cesser les agressions du Hezbollah contre les Libanais et particulièrement contre les sunnites de Beyrouth ».

[6] Paru dans *Al-Mustaqbal*, du 12 juin 2008, repris dans Waddah Charara [2009 : 174-184].

La menace politique représentée, pour cet auteur, d'abord par le Hezbollah, puis par son allié et concurrent Amal, est ainsi reliée à un défaut d'urbanité dont le caractère négatif est en quelque sorte décuplé par la position hégémonique de son expression politique sur les scènes intérieure et chiite.

Le témoignage du journaliste et écrivain Youssef Bazzi [2016 : 323-339], qui a dirigé le supplément culturel *Nawâfidh* du quotidien *Al-Mustaqbal*, illustre aussi cette perception d'une différenciation culturelle et sociale qui, même sans manifestation de violence armée, apparente l'arrivée des habitants chiites, réfugiés à Beyrouth durant la guerre, à une invasion. Ainsi, durant la phase de reconstruction lancée sous l'égide de Solidere, Beyrouth connaît une frénésie immobilière qui incite l'auteur à acheter un appartement à crédit dans la banlieue au sud de Beyrouth où il ne réside que quelques mois. La brièveté de son séjour est due à l'installation dans son quartier des anciens occupants illégaux du quartier de Wadi Abou Jamil au centre-ville, qui « ont acheté tous les appartements du secteur puis les ont détruits, ou plutôt les ont reconfigurés selon ce qu'ils jugent convenir à leur mode de vie… » [*ibid.* : 331].

Un autre ancien collaborateur du journal *Al-Mustaqbal*, le poète et journaliste Fadi Toufayli[7] évoqua certaines frontières intérieures de la ville dans un livre publié en 2014 et intitulé *Suivre une trace. Récits d'une ville, de lieux et de quartiers*. Le récit, qui se déroule entre 1981 et 2009, se présente sous la forme d'une description du quartier de Zoqaq Al-Blat à travers la quête du lieu où a été enterré Jamil Al-Saffouri, un protestant palestinien, professeur d'anglais à l'école des missionnaires évangéliques de ce quartier. L'auteur brosse un portrait de Zoqaq Al-Blat durant et après la guerre, en évoquant les diverses forces politiques et miliciennes qui l'ont contrôlé, le départ successif des protestants, des Kurdes, des Arméniens, les protagonistes, les lieux et les sons de la vie nocturne souterraine. Il explore aussi les relations et les limites de Zoqaq Al-Blat avec les quartiers environnants et s'étend sur la fonction du cimetière de Bachoura comme lieu frontière, notamment face à Achrafiyé à l'est, durant la guerre. L'aggravation des dissensions entre chiites et sunnites qui survint en 2005 est aussi exposée à travers le nouveau rôle joué par deux autres cimetières qui sont devenus des lieux frontières entre quartiers majoritairement chiites et quartiers majoritairement sunnites :

> « Ces deux cimetières, dans un contexte inédit de tension et de conflit, représentent une ligne de démarcation claire et unique entre deux secteurs, l'un qui se caractérise par la « pureté » chiite au sud du Jardin des deux martyrs, et l'autre par la « pureté » sunnite à l'ouest du cimetière des Martyrs. Pour confirmer ce rôle réel et symbolique de zone frontière pour ces deux cimetières voisins, lors d'une des premières phases de confrontations, des infiltrés venant du voisinage du premier ont attaqué le second et ont détruit la pierre tombale d'un des Premiers ministres libanais sunnites qui y était enterré, puis se sont retirés dans l'ombre de la nuit » [Toufayli, 2014 : 86-87].

Retour au centre-ville

Les rassemblements de protestation contre la classe politique au pouvoir qui commencèrent le 17 octobre 2019 dans le centre-ville de Beyrouth, se sont répandus dans toutes les régions du pays. Dans plusieurs villes, l'occupation des places a été, comme durant les révolutions arabes [Barthel, Stadnicki, Vignal, 2014], une expression spatiale, politique et symbolique de la contestation. A Beyrouth, le centre-ville, devenu le lieu privilégié des rassemblements, conjugue une double charge symbolique et politique puisqu'il concentre en

[7] Il est devenu, en 2012, co-directeur de la publication éphémère *Portal 9* consacrée à l'urbain et publiée par Solidere, la Société libanaise pour le développement et la reconstruction du centre-ville de Beyrouth.

son sein les lieux majeurs du pouvoir que sont la chambre des députés et le Grand sérail qui abrite les bureaux du Premier ministre. Il est tout à la fois un espace agonistique et un espace de convergence à l'échelle de la ville mais aussi du pays. La statue d'un poing brandi portant le nom de révolution fut érigée au milieu de la place des Martyrs comme pour signifier la présence d'un autre centre de la légitimité politique.

Cette statue fut incendiée, des tentes furent dévastées, notamment celle d'Al-Multaqâ (la rencontre) qui rassemblait de nombreux intellectuels et dans laquelle des dizaines de débats furent organisés. Celui du 10 décembre 2019 sur « la neutralité du Liban » signa son arrêt de mort puisque la tente fut d'abord investie le soir de la conférence puis détruite les jours suivants. Durant la décennie qui précéda le déclenchement de ce mouvement protestataire, la marge d'expression culturelle et critique s'était particulièrement réduite au Liban avec la fermeture de plusieurs revues et suppléments culturels de journaux[8]. La nécessité de couvrir l'événement selon un angle proche des contestataires a suscité la création, durant le premier mois du mouvement, de plusieurs médias à la réactivité inspirée par les réseaux sociaux[9]. Le mouvement du 17 octobre suscitera-t-il l'irruption de nouvelles écritures[10] à la manière de ce qui s'est produit avec les révolutions arabes ? L'explosion du port de Beyrouth, le 4 août 2020, constituera-t-elle, après ses effets dévastateurs sur les plans humain et matériel, un événement de rupture dans le registre des représentations et des descriptions de la ville?

Références bibliographiques

Adonis, 2003, « Laysa li-ahad an yu'allimûnî hubb Bayrût » [Personne ne peut m'apprendre à aimer Beyrouth], *Al-Hayat*, 20 novembre : 16.

Adonis, 2005, *Al-muhît al-aswad* [L'océan noir], Beyrouth, Dar Al-Saqi.

Al-Awit Aql, 2003, « Adonis yalfudh ahkâm al-i'dâm wa yamhû thaqâfa Bayrût wa cha'bi-hâ. Min famak udînak qabl an ughfir lak » [Adonis prononce une condamnation à mort et efface la culture de Beyrouth et de son peuple. De ta bouche je te condamne avant de te pardonner], *Al-Mulhaq*, 9 novembre : 4-7.

Al Haj Saleh Yassin, 2018, « L'écriture habitée. A propos de quelques caractéristiques de la nouvelle écriture syrienne », in Franck Mermier (dir.), *Ecrits libres de Syrie. De la révolution à la guerre*, Paris, Classiques Garnier : 13-28.

Badini Dounia, 2009, *La revue Shi'r/Poésie et la modernité poétique arabe (Beyrouth 1957-1970)*, Arles, Actes Sud/Sindbad.

[8] Ainsi en décembre 2015, les suppléments culturels des quotidiens *An-Nahar* (*Al-Mulhaq*) et *Al-Mustaqbal* (*Nawâfidh*) ont fermé. Un an plus tard, c'était au tour du journal *As-Safir* qui publiait aussi un supplément culturel hebdomadaire de disparaître. Il faut ajouter à cette liste la revue *Al-Adab* (Littérature), créée en 1953, qui cessa de paraître en 2012. Plusieurs sites d'information en ligne ont cependant été créés à Beyrouth dont *Almodon* (2013), *Daraj* (2017) et *Megaphone* (2017), le premier ayant parmi ses contributeurs plusieurs des journalistes-écrivains ayant travaillé dans la presse écrite mentionnée, tandis que les deux derniers font la part belle aux jeunes journalistes et professionnels des médias.

[9] Ainsi de la page FaceBook « l'information alternative » à laquelle contribue une soixantaine de journalistes, photographes et techniciens et le mensuel *17 Teshreen* (www.17teshreen.com) distribué gratuitement au centre-ville lors de sa parution le 28 novembre 2019 mais qui a ensuite cessé de paraître en raison de la crise bancaire.

[10] Voir pour la Syrie Al Haj Saleh [2018 : 13-28].

Bahout Joseph, 2011, *Vies et morts de l'Accord de Taëf. Echecs de la régulation communautaire*, Thèse de doctorat en science politique, Institut d'Etudes Politiques de Paris, sous la direction de Gilles Kepel.

Barthel Pierre-Arnaud, Stadnicki Roman, Vignal Leïla (dir.), 2014, *Arab Cities after the Spring, Built Environment*, vol. 40, n°1.

Baydoun Abbas, 2003, « Adonis fî masrah al-madîna : law 'arafa-hum akthar » [Adonis au théâtre de la ville : s'il les avait mieux connus], *As-Safir*, 7 novembre 2003, p. 9.

Baydoun Abbas, 2007, « Les intellectuels chiites, un témoignage de l'intérieur », in Franck Mermier et Elizabeth Picard, *Liban, une guerre de 33 jours*, Paris, La Découverte : 120-126.

Bazih Chawki, 2003, « Yâ Ummat al-dunyâ yâ Bayrût » [Ô mère du monde, Ô Beyrouth], *Al-Mulhaq*, 9 novembre : 7.

Bazzi Youssef, 2016, *Dâhiya wâhida, mudun kathîra* [Une seule banlieue et de nombreuses villes], Beyrouth, Riad El-Rayyes.

Beydoun Ahmad, 2012, *Lubnân. Al-Islâh al-mardûd wa-l-kharâb al-manchûd* [Liban. La réforme inacceptable et la destruction désirée], Beyrouth, Dar Al-Saqi.

Beydoun Ahmad, 2019, *Libérations arabes en souffrance*, Paris/Beyrouth, L'Orient des livres/Sindbad/Actes Sud.

Bou Akar Hiba, Hafeda Mohamad (dir.), 2011, *Narrating Beirut from its Borderlines*, Beyrouth, Fondation Heinrich Böll.

Chaoul Paul, 2003, *Adonis yastabîh Bayrût* [Adonis outrage Beyrouth], Beyrouth Riad El-Rayyes.

Chapelain Brigitte, 2014, « La communication, la dimension longtemps oubliée de la littérature », *Hermès*, vol. 3, n° 70 : 144-149.

Charara Waddah, 2003, « Inbi'âth hajâ' al-fîdîrâliyya al-lubnâniyya wa intiqâlu-hu min al-siyâsa ilâ al-jamâliyya » [Résurrection de l'invective contre le fédéralisme libanais et son transfert du champ de la politique à celui de l'esthétique], *Al-Hayat*, 8 novembre : 16.

Charara Waddah, 2009, *Ahwâ' Bayrût wa masârihu-hâ* [Passions et scènes de Beyrouth], Dar An-Nahar.

Creswell Robyn, 2019, *City of Beginnings. Poetic Modernism in Beirut*, Princeton, Princeton University Press.

Dib Kamal, 2010, *Bayrût wa-l-hadâtha. Al-thaqâfa min Jubrân ilâ Fayrûz* [Beyrouth et la modernité. La culture et l'identité, de Joubran à Fairouz], Beyrouth, Dar An-Nahar.

Halqa al-hiwâr al-thaqâfî [Cercle du dialogue culturel], 2009, *Bayrût. 'Âsimat li-l-thaqâfa wa-l-tibâ'a wa-l-nachr* [Beyrouth. Capitale de la culture, de l'imprimerie et de l'édition],

Beyrouth, Markaz al-dirâsât wal-‘inâya bi-l-turâth al-cha’abî [Centre d’études et de vigilance du patrimoine populaire].

Hayek Ghenwa, 2015, *Beirut, Imagining the City: Space and Place in Lebanese Literature*, Londres, I. B. Tauris.

Id Abd al-Razzaq, 2003, « Limâdhâ la’na Bayrût wa laysa Dimachq yâ Adonis ?» [Adonis, pourquoi agonir Beyrouth et non Damas ?], *An-Nahar*, 4 décembre, p. 19.

Kassir Samir, 2003, *Histoire de Beyrouth*, Paris, Fayard.

Khatib Lina, 2008, *Lebanese Cinema: Imagining the Civil War and Beyond*, Londres, I. B. Tauris.

Mermier Franck, 2005, *Le livre et la ville. Beyrouth et l’édition arabe*, Arles, Actes Sud/Sindbad.

Mermier Franck, 2007, « Beirut: Public Sphere of the Arab World. The Role of the Publishing Sector », Drieskens Barbara, Mermier Franck, Wimmen Heiko (dir.), *Cities of the South. Citizenship and Exclusion in the 21st Century*, Londres, Saqi Books : 280-303.

Mermier Franck, 2015, *Récits de villes : d’Aden à Beyrouth*, Arles, Actes Sud/Sindbad.

Mondada Lorenza, 2000, *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l’interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.

Saïd Khalida, 2012, *Yûtubyâ al-madîna al-muthaqqafa* [L’utopie de la ville cultivée], Beyrouth, Dar Al-Saqi.

Slim Lokman, 2000, « Beyrouth, une capitale qui capitule », *Beyrouth à mots découpés*, Poitiers, Office du Livre de Poitou-Charentes : 23-31.

Srage Nader (dir.), 2010, *Turâth Bayrût fî al-hifz wa-l-sawn* [Le patrimoine de Beyrouth entre préservation et protection], Beyrouth, Arab Scientific Publishers/Beirut Urban Observatory.

Suwaydan Sami (dir.), s. d., *Bayrût fî al-riwâya al-riwâya fî Bayrût* [Beyrouth dans le roman, le roman dans Beyrouth], Beyrouth, Université libanaise/ministère de la Culture.

Toufayli Fadi, 2014, *Iqtifâ’ athar. Marwiyyât fî al-madîna, wa-l-amkina wa-l-ahyâ’* [Suivre une trace. Récits d’une ville, de lieux et de quartiers], Beyrouth, Ashkal Alwan.

Toufiq Fadi, 2005, *Bilâd Allâh al-dayyiqa. Al-dâhiya, ahlan wa hizban* [L’étroit pays de Dieu. Les habitants et le Parti de la Banlieue-sud], Beyrouth, Dar al-Jadid.

Verdeil Eric, 2019, « L'émergence des études urbaines au Liban. Engagements critiques locaux et mondialisation des pratiques académiques », Working Paper 2, Sciences Po, Cities are Back in Town. En ligne : http://blogs.sciences-po.fr/recherche-villes/files/2020/01/WP-02_2019-Verdeil.pdf

Wahbi Zahi, 2008, *Bayrût. Al-madîna al-mustamirra* [Beyrouth. La ville qui se perpétue], Beyrouth, Al-Dar al-ʻarabiyya li-l-ʻulûm/Manchûrât al-ikhtilâf.

Wazen Abdo, 2003, « Hal asbahat Bayrût…bi'ran mahjûran ? » [Est-ce que Beyrouth est devenue un puits abandonné ?], *Al-Hayat*, 8 novembre : 16.

Résumé : Scènes de Beyrouth : une écriture de combat
Cet article traite des représentations de Beyrouth à travers les écrits d'intellectuels, d'écrivains et de journalistes libanais qui, dans les années 2000, ont été les protagonistes d'une sphère publique structurée par la presse et l'édition. Leur production discursive, qui a porté sur l'identité de la ville, son rôle culturel, sa division en territoires politico-communautaires, est directement reliée au contexte politique et aux épisodes de violence qu'a connus Beyrouth après l'assassinat de Rafic Hariri en février 2005.

Mots-clés : Beyrouth, représentations urbaines, intellectuels, production discursive, sphère publique

Abstract : Beirut Scenes: Agonistic Writings
This article deals with the representations of Beirut through the writings of Lebanese intellectuals, writers and journalists who, in the 2000s, were the protagonists of a public sphere structured by the print medias. Their discursive production, which dealt with the identity of the city, its cultural role and its division into political-sectarian territories, is linked directly with the political context and with the violent events which occured in the city after the assassination of Rafik Hariri in February 2005.

Keywords : Beirut, urban representations, intellectuals, discursive production, public sphere

Franck Mermier (CNRS, IRIS-Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les Enjeux Sociaux)